

2 AVIONS ENNEMIS ABATTUS : UN A GONESSE, UN A COMPIÈGNE

EXCELSIOR

9^e Année. — N° 2.859. — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON

TOUTE PERSONNE QUI

le
MARDI

17

SEPTEMBRE
1918

aura vécu

5.844

JOURS
EXACTEMENT

et dont

ODETTE

est le prénom
habituel

recevra, à titre gracieux, un abonnement
d'un an à EXCELSIOR et sera intéressée
dans nos bénéfices de 1919.

L'AVION ALLEMAND DESCENDU PRÈS DE GONESSE



L'ENSEMBLE DES DÉBRIS. — DES CURIEUX ARRACHENT DES MORCEAUX DE L'APPAREIL AVEC DES PINCES



LES MOTEURS DE L'AVION TOUCHÉ DE PLEIN FOUET PAR UN OBUS ET QUI S'ÉCRASA COMME UNE MASSE

Un des avions de bombardement allemands abattus la nuit dernière, alors qu'ils venaient de survoler Paris, est tombé en Seine-et-Oise, près de Gonesse. Les débris de l'appareil recouvraient trois cadavres, dont celui d'un officier de cavalerie. Un sous-officier, évidem-

ment précautionneux, tenait encore dans sa main un billet de confession signé de la veille. Nous publions ici les photographies des restes de cet avion prises hier après midi par notre envoyé, après l'enlèvement des cadavres. L'appareil est un Friedrichshafen.

LA BATAILLE S'ÉTEND JUSQU'A SALONIQUE

SUCCÈS DE L'ARMÉE MANGIN

ATTAQUE DES SERBO-FRANÇAIS

SUR LE FRONT DE MACÉDOINE

Entre Oise et Aisne, nous avons pris le mont des Singes, Vailly, et fait 600 prisonniers devant Sancy.

Les troupes du général Franchet d'Espérey ont enlevé les lignes bulgares sur 11 kilomètres d'étendue.

DE NOMBREUX PRISONNIERS ET DES CANONS BULGARES
TOMBENT AUX MAINS DE L'ARMÉE D'ORIENT

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS



L'ÉGLISE ET LA PLACE DE L'ÉGLISE A VAILLY

Communiqué français, 16 septembre (14 heures). — Entre l'Oise et l'Aisne, au cours de la nuit, nos troupes ont continué à progresser à l'est de Vauxaillon et ont enlevé le mont des Singes.

Près de 300 prisonniers sont restés entre nos mains. Plus au sud, nous nous sommes emparés de Vailly. En Lorraine, nous avons exécuté un coup de main dans la région de Leintrey et fait des prisonniers.

Communiqué français, 16 septembre (23 heures). — Au cours de la journée, nos troupes ont continué leurs attaques dans la région au nord-est et à l'est de Sancy. En dépit de la résistance opposée par les Allemands, nous avons progressé d'un kilomètre environ sur un front de 4 kilomètres.

Six cents nouveaux prisonniers et deux canons de 105 sont restés entre nos mains.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front.

Communiqué britannique, 16 septembre (13 heures). — Pendant la nuit, nous avons effectué avec succès une opération locale à cheval sur le canal Ypres-Commines; nous avons avancé notre ligne sur un front de plus de 2 milles et capturé de nombreux prisonniers et des mitrailleuses.

Sur le reste du front de bataille, des rencontres ont eu lieu avec des éléments ennemis et des patrouilles dans le voisinage de Mœuvres et près de Gavrelle.

Nous avons établi de nouveaux postes dans le voisinage de Sauchy-Cauchy et Oppy.

Communiqué britannique, 16 septembre (23 heures). — Nos patrouilles ont ramené quelques prisonniers dans la partie sud de notre front.

Aux environs de Ploegsteert et à l'est d'Ypres, nous avons légèrement avancé notre ligne.

Sur le reste du front, à part l'activité réciproque des deux artilleries dans différents secteurs, il n'y a rien à signaler.

Communiqué américain, 16 septembre (22 heures). — Sauf des combats locaux, au cours desquels nous avons fait des prisonniers, et en dehors d'une activité croissante de l'artillerie et de l'aviation, il n'y a rien à signaler dans le secteur de Saint-Mihiel.

Communiqué de l'armée d'Orient (15 septembre). — Le 15 septembre, au matin, après une violente préparation d'artillerie, des troupes serbes et françaises ont attaqué les organisations ennemies de la zone montagneuse du Dobropolje.

Toute la première position bulgare a été brillamment enlevée sur un front de 11 kilomètres, malgré les difficultés du terrain. De nombreux prisonniers, de l'artillerie et un important butin non encore dénombrés sont tombés entre les mains des troupes alliées.

Les opérations continuent et se développent favorablement.

Sur les autres parties du front, vive activité de l'artillerie et des éléments de reconnaissance.

Les aviations serbe et française, participant à la bataille, appuient efficacement la progression de l'infanterie et bombardent les voies de communication de l'ennemi.

LA SITUATION

La journée a été marquée par de nouveaux succès. A l'est de Vauxaillon, l'armée Mangin s'est emparée des fortes positions du mont des Singes, qui nous avaient coûté des semaines de combat en 1917. Sur l'Aisne, elle a pris le village de Vailly. Entre Vailly et Vauxaillon elle a progressé à l'est de Sancy.

En même temps que se déroulent sur notre front d'heureuses opérations l'activité renaît sur le front de l'armée d'Orient.

L'opération que les Serbes viennent d'exécuter en Macédoine rappelle l'attention sur une région où la guerre paraissait immobilisée depuis longtemps. Après la prise de Monastir, l'ennemi était resté fortement retranché sur les montagnes qui dominent la ville au nord, ainsi que plus à l'est, sur la rive droite de la Cerna, dans la chaîne du Dobropolje. C'est contre ces dernières positions, depuis longtemps fortifiées, que les Serbes ont pris l'offensive sur un front d'une dizaine de kilomètres. Les troupes bulgares qui les défendaient ont été battues, les retranchements enlevés. C'est un premier succès, fort brillant. Les conséquences militaires, en

peuvent être considérables. L'effet moral ne sera pas moindre sur un peuple qui, depuis quelque temps déjà, donne des signes de lassitude, sinon de mécontentement.

Jean VILLARS.

M. CLEMENCEAU EN WOEVRE

M. Clemenceau, accompagné de M. René Renoult, président de la Commission de l'armée de la Chambre des députés, et du général Mordacq, a visité le nouveau front de Woëvre et félicité chaleureusement le général Pershing et les généraux commandant les corps d'armée américains.

Parti samedi soir, le président du Conseil était de retour hier-matin.

MORT DE M. ABEL FERRY

On apprendra avec une sincère émotion que M. Abel Ferry a succombé à ses blessures, dans la nuit de dimanche à lundi, sur le lit de l'ambulance du front où il avait été transporté après l'accident qui d'abord coûta la vie à son collègue de la Chambre le capitaine Gaston Dumesnil.

Membre de la commission de l'armée, M. Abel Ferry se consacrait sans réserve aux études dont cette commission le chargeait, et il apportait dans ses travaux une impartialité et une hauteur de vues qui lui avaient valu l'estime de tous ceux avec qui il était en rapports.

APRÈS LA VICTOIRE DE LORRAINE

LE DOCTEUR THIÉRY

MAIRE DE SAINT-MIHIEL

ET DÉPUTÉ DE COMMERCE

RETRACE ICI SA VISITE

A LA CITÉ LIBÉRÉE

C'est les larmes aux yeux qu'il vit se jeter dans ses bras ses concitoyens aigris par les privations, mais qui avaient oublié leurs souffrances quand nos troupes pénétrèrent dans la ville reconquise.

Le 13 septembre, au matin, nos coloniaux entraient dans Saint-Mihiel. Le soir même, le docteur Thiéry, maire de la ville, député de Commerce, et qui, depuis le début de la guerre, est mobilisé comme major aux armées, allait revoir ses concitoyens. Hier, le docteur Thiéry était de retour à Paris. Il a bien voulu écrire, pour les lecteurs d'Excelsior, l'article suivant, qui retrace sa visite à la cité lorraine libérée :

La France tout entière a tressailli d'aise, en apprenant, dans la journée du 13, la délivrance de la ville de Saint-Mihiel, cette jolie petite cité de la vallée de la Meuse qui, il y a quatre années, presque jour pour jour, le 24 septembre 1914, tombait aux mains des Allemands.

Depuis cette date, hélas ! si éloignée, les 4.000 habitants qui avaient fui, apeurés, devant l'invasisseur dont ils redoutaient les atrocités, dispersés aux quatre coins du pays, attendaient avec anxiété sa délivrance. De l'autre côté, les 2.180 qui avaient préféré affronter l'ennemi, confiants dans sa mansuétude et ne voulant pas abandonner un foyer qui leur était cher, une maison de commerce prospère, des intérêts sérieux, ou retenus par le sentiment du devoir à remplir, attendaient avec non moins d'impatience le terme de leur captivité, la fin des privations que nos implacables ennemis leur imposaient.

C'est le 13 septembre, un vendredi ! (il est parfois bon), que nos vaillants troupiers ont pénétré dans la ville, qu'ils encerclaient depuis la veille, mais qu'ils voulaient prendre sans coup férir, pour éviter à la population une canonnade meurtrière et un combat dans les rues qui auraient pu faire de nouvelles et innocentes victimes. Le Boche, d'après les indications fournies par mes concitoyens, préparait sa retraite depuis plusieurs jours, et sans bruit, nuitamment, démenageant peu à peu, enlevant le matériel, les canons, les services, et annonçant presque officiellement que dans quelques jours on reverrait les Français. Était-ce de l'ironie ? Était-ce de l'impudence ? C'était la vérité.

Et combien cette fuite précipitée nous fut agréable à tous ! Car elle nous permit de



LE DOCTEUR THIÉRY

constater qu'ils n'eurent pas le temps d'accomplir leur œuvre habituelle de destruction, après avoir dirigé, en un troupeau tristement et hâtivement rassemblé, sur l'intérieur de leur pays, les habitants.

Certes, la ville a souffert ; toute la partie basse bordant la Meuse est presque anéantie ; mais la partie haute, la vallée de la Vaux, les églises avec le Sépulcre de Ligier Richier, la masse imposante du bâtiment des Capucins avec sa superbe colonnade, l'Hôtel de ville, la Caisse d'Epargne, sont, intacts, et l'ensemble de la ville a gardé sa physionomie.

Et en ce jour du 13, à 3 heures de l'après-midi, lorsque j'en foulaï pour la première fois le sol après quatre années de séparation, c'est sa physionomie de fête qu'elle avait reprise ; c'est aux acclamations des cinq à six cents femmes, enfants, hommes de tous âges, accourus à l'annonce de mon arrivée, que je franchis avec une émotion réelle la fragile passerelle qui remplaçait le grand pont depuis quatre ans. C'est les larmes aux yeux que je vis se jeter dans mes bras tous ces braves gens amaigris par les privations, les yeux creusés par la souffrance, morale plus que physique, mais chez qui, tout d'un coup, l'œil est redevenu vif en revoyant s'étaler à nouveau à leurs fenêtres le drapeau français, et à leur boutonnière la cocarde tricolore.

Et, le lendemain, lorsqu'ils firent son entrée dans leur ville redevenue française le président de la République, leur ancien représentant, ce fut du délire, une joie sans égale, et l'oubli des souffrances qui paraissaient déjà n'être plus qu'un cauchemar dissipé. Ils ont trouvé le temps long, mais ils ont eu confiance, ils ont souffert en silence, ils ont subi le joug de l'ennemi, car ils savaient qu'un jour viendrait où ce joug serait secoué, et que ce jour-là serait la récompense de leurs sacrifices.

Et ce jour-là est venu, grâce au courage tenace et à la vaillance de nos braves troupiers, et à l'aide puissante que leur ont apportée nos braves et loyaux amis américains ; et ce jour sera suivi de nombreux autres, jusqu'à ce qu'enfin sonne l'heure de la délivrance finale, l'heure de la punition du lâche agresseur, l'heure enfin tant désirée du triomphe du Droit, de la Justice et de la Liberté.

Docteur THIÉRY,

Maire de Saint-Mihiel, député de Commerce, Conseiller général de Vigneulles.

L'INSIDIEUSE SUGGESTION DE L'AUTRICHE

DES PROPOSITIONS CONCRÈTES

A LA BELGIQUE PRÉCÉDÈRENT

L'OFFRE DE CONVERSATION

M. Balfour a révélé hier ces conditions de paix, non plus abstraites ni vagues, mais cette fois positives.

Après avoir violé la neutralité belge, l'Allemagne voulait la rétablir pour se protéger contre l'invasion.

IMMÉDIATEMENT LE GOUVERNEMENT BELGE MIT LES ALLIÉS AU COURANT DE CETTE TENTATIVE

L'offensive de paix austro-hongroise — qui est repoussée avec pertes par toute l'Entente — n'était pas une démarche isolée. C'était comme un des grains de tout un chapelet de tentatives pour amener les Alliés, soit ensemble, soit séparément, à des conciliabules et à des conférences.

M. Balfour a révélé hier à Londres qu'à la fin du mois dernier l'Allemagne a fait sonder le gouvernement belge et lui a fait tenir des propositions et des conditions de paix, non plus abstraites, vagues et générales, mais, cette fois, positives et concrètes.

Il va sans dire que le gouvernement belge a mis immédiatement ses alliés au courant des suggestions qui lui étaient venues de Berlin. Il est extraordinaire que les dirigeants de Berlin ne soient pas encore renseignés sur la loyauté belge, dont les preuves n'ont pourtant pas cessé d'abonder depuis 1914.

Le gouvernement du roi Albert a d'abord senti comme une injure le fait que l'Allemagne l'ait cru capable de trahir à l'insu de ses alliés ou de séparer sa cause de la leur. En lisant les propositions qui lui venaient de l'ennemi, il s'était aperçu, en outre, du rôle qu'on voulait lui faire jouer.

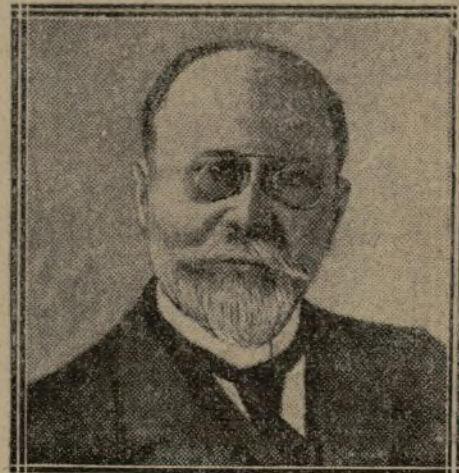
Non seulement, en effet, les conditions de paix apportées à la Belgique étaient notoirement insuffisantes, mais encore il était clair que l'Allemagne voulait en faire un instrument de sa politique en Europe. Pas de réparations, pas de garanties, une immixtion dans les affaires intérieures belges par la demande d'une amnistie pour les activistes flammingants, un traité de commerce léonin ; il va sans dire que la Belgique, sous peine de suicide, ne pouvait accepter de pareilles clauses qui eussent signifié sa servitude et son humiliation.

Ce n'était pas tout : l'Allemagne exigeait que la Belgique restât neutre jusqu'à la fin de la guerre. C'est-à-dire qu'après avoir violé la neutralité belge pour envahir la France l'Allemagne voulait la rétablir pour se protéger à son tour contre l'invasion.

En outre, la Belgique aurait pris l'engagement de s'entremettre pour faire rendre à l'Allemagne ses colonies. C'était la « paix par la Belgique », la victime de la guerre servant à apporter à l'Allemagne le dernier acte de la sanglante tragédie commencée devant Liège au mois d'août 1914.

Ce dévouement pouvait flatter l'imagination germanique. Mais les auteurs de ce

scénario n'avaient compté ni avec la loyauté, ni avec le patriotisme belges, ni avec la conscience claire que possède toute



M. COOREMAN

président du Conseil des ministres de Belgique

la Belgique de la nécessité pour elle, si elle veut vivre, d'être affranchie à l'avenir de toute pression et de toute hypothèque allemandes.

Jacques BAINVILLE.

New-York, 16 septembre. — Le correspondant de l'Associated Press, télégraphiant à Washington, dit que dans les milieux officiels de Washington on considère la proposition de l'Autriche-Hongrie tendant à une conférence de la paix de la façon suivante : l'Autriche est ébranlée ; au lieu de perdre du temps à discuter la paix, ce qui fait plus de mal que de bien, le moment est venu de lui porter un coup plus dur.

Si aucun commentaire formel n'a été encore fait sur la proposition autrichienne avant la réception du texte officiel, il est toutefois possible d'affirmer que toute attitude qui pourrait adopter les États-Unis serait prise de concert avec les Alliés. Cependant, le personnel gouvernemental fait entendre que d'après la version publiée par la presse une réponse possible est la déclaration par laquelle le président Wilson a terminé son discours à Baltimore en avril dernier : « Il n'y a donc pour nous qu'une seule réponse possible : la force jusqu'au bout, la force sans restriction ni limite. »

LE BOMBARDEMENT DE LA RÉGION PARISIENNE

DEUX AVIONS ENNEMIS ONT ÉTÉ ABATTUS

AU COURS DU RAID DE L'AVANT-DERNIÈRE NUIT

La journée d'avant-hier avait été merveilleuse. La nuit n'était pas moins belle.

Aussi pouvait-on s'attendre à ce que les avions ennemis, qui n'avaient pas tenté d'attaque depuis le 15 août dernier, profitassent de l'état particulièrement favorable de l'atmosphère pour effectuer un nouveau raid sur Paris. Ils n'y manquèrent point.

A 1 h. 24, les sirènes fixèrent les Parisiens à prendre les précautions habituelles.

Dix minutes après, des tirs de barrage se déclenchèrent, nourris. Les premières torpilles tombaient vers 1 h. 45, causant des dégâts et faisant des victimes.

Les appareils ennemis, menacés par les éclatements de shrapnells, s'enfuirent enfin, poursuivis par les obus des batteries de la D. G. A.

Les pompiers sonnaient la breloque quelques instants après 3 heures.

Voici d'ailleurs la note officielle qui nous a été communiquée tard dans la nuit :

Cette nuit, plusieurs escadrilles d'avions ennemis se sont dirigées vers la région parisienne.

Signalés au passage des lignes et suivis par nos postes de guet, ils ont été l'objet de tirs de barrage particulièrement intenses.

Les autres moyens de la défense ont été également mis en action.

On signale plusieurs chutes de bombes. Il y a quelques victimes et des dégâts matériels.

L'alerte, donnée à 1 h. 24, a cessé à 3 heures du matin.

On pensait en avoir fini avec les avions ennemis, et les Parisiens essayaient de demander à sommeil un repos mérité, lorsqu'à 4 h. 20 les sirènes hurlaient de nouveau, signalant une seconde alerte. Les tirs recommencèrent, violents.

A 4 h. 50, le calme était revenu, et la sonnerie de la breloque était, cette fois, définitive.

Deux gothas abattus

Deux des avions qui ont pris part au bombardement de la région parisienne ont

été descendus par l'artillerie de la défense de Paris.

Voici les deux communiqués, dans l'ordre où ils nous sont parvenus :

Au cours du raid de la nuit dernière, un avion de bombardement allemand a été abattu par l'artillerie de la défense de Paris. Les débris de l'appareil, atteints par un obus de plein fouet, sont tombés près d'une localité de la banlieue nord. On a retrouvé les cadavres de l'officier et des deux hommes qui étaient à bord.

L'avion avait deux passagers : l'un d'eux était un officier de cavalerie, von Olearius, très élégamment vêtu et portant du linge très fin.

Un autre était sous-officier. On a trouvé plié dans sa main un billet de confession daté de la veille ; le confesseur avait écrit, en marge de ce papier : « Reposera dans la paix du Seigneur. » La montre de cet aviateur était arrêtée à 2 h. 58.

Un deuxième avion allemand a été abattu par l'artillerie de la défense contre avions, au cours du raid sur Paris, dans la nuit du 15 au 16. L'appareil est venu tomber en forêt de Compiègne.

Le président de la République s'est rendu, dans la journée d'hier, sur les lieux atteints par les bombes, ainsi qu'auprès des victimes.

Une victime du raid

M. Antoine Troubat, fils de M. Jules Troubat, qui fut secrétaire de Sainte-Beuve, a trouvé la mort au cours du raid de dimanche. Blessé de guerre en 1914, le défunt occupait au Sénat les fonctions de sous-chef à la questure.

Dans la matinée d'hier, M. Antonin-Dubost, président du Sénat ; M. Ranson, questeur délégué ; M. Labrousse, secrétaire général par intérim de la présidence, et M. Hustin, secrétaire général de la questure, sont allés saluer, à l'hôpital Buffon, sa dépouille mortelle.

LECONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER
Rue de Rivoli 53, PARIS
COMMERCE, COMPTABILITÉ, STENO DACTYLO, LANGUES, etc.
Préparation aux Brevets et aux Baccalauréats

LE MONDE

CORPS DIPLOMATIQUE

— M. Pachitch, président du Conseil, ministre des Affaires étrangères de Serbie, accompagné de M. de Fontenay, ministre de France en Serbie, est arrivé à Paris.

INFORMATIONS

— De Rome :
Mgr Humbrecht, évêque de Poitiers, est nommé archevêque de Besançon.

— Le lieutenant de Lur-Saluces, détaché à l'état-major d'une division, vient d'être blessé par une balle de mitrailleuse en faisant une reconnaissance sur la ligne de feu.

Ce jeune et brillant officier est l'un des fils du comte Eugène de Lur-Saluces.

CITATIONS

— Le chef de bataillon J.-R. Derendinger, fils du général décédé, vient d'obtenir, pour sa brillante conduite, la citation suivante qui l'élève au grade d'officier dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Derendinger (Jean-Robert), chef de bataillon à titre temporaire (active), commandant le 2^e bataillon du 24^e régiment d'infanterie coloniale : officier supérieur de grande valeur, d'un moral très élevé. Chargé de la défense, des plus difficiles, d'un point d'appui plus violemment attaqué, a intégralement rempli sa mission, résistant héroïquement pendant seize heures aux attaques ininterrompues d'un ennemi bien supérieur en nombre. Entouré de toutes parts, s'est dégagé en chargeant lui-même à la tête de ses hommes. Une blessure. Chevalier de la Légion d'honneur pour faits de guerre. Trois citations.

— Le 3^e groupe d'auto-canon et d'auto-mitrailleuses, commandé par le capitaine Georges Rouzard, vient de se voir attribuer la fourragère avec deux citations à l'ordre de la 1^{re} et 2^e armées.

NAISSANCES

— La baronne Pierre de Castex, femme du lieutenant, vient de donner le jour à un fils, qui a reçu le prénom de Maurice.

MARIAGES

— En l'église Sainte-Eugénie de Biarritz, vient d'être célébré le mariage de M. Guillemo Limantour, ingénieur, fils de M. J.-Y. Limantour, membre de l'Institut, grand officier de la Légion d'honneur, avec Mlle Sofia de Landu y Ostio, fille de M. Guillemo de Landu y Escandón, commandeur de la Légion d'honneur.

DEUILS

— Le comte Raymond de Kergorlay, ancien secrétaire d'ambassade de 1^{re} classe, chevalier de la Légion d'honneur, vient de mourir à Montpellier, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Nous apprenons la mort :

De Mme Auguste Duplaquet, dont les obsèques auront lieu demain mercredi, à midi, en l'église Saint-Philippe du Roule, où l'on se réunira. Le présent avis tient lieu d'invitation.

Du comte de Suffren, qui a succombé aux suites d'une grippe infectieuse. Il était le frère du marquis de Suffren.

La Bretelle "Gallica"

A DOS AUTO-AJUSTEUR

est en vente dans toutes les bonnes maisons

VENTE EN GROS, 48, RUE DE BONDI

MALACEINE

POUDRE DE RIZ

REDACON & ADMINISTRATION
d'EXCELSIOR
20, rue d'Enghien — PARIS (X^e arr.)
Téléph. : Gutenberg 02-73 - 02-75 - 15-00
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS
France... 3 mois, 40 fr.; 6 mois, 48 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger, 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, Boulevard des Italiens. — Tél. : Gut. 12-45

Maladies de la Femme

LA MÉTRITE

Il y a une foule de malheurs qui sourient en silence et sans qu'on s'en aperçoive, dans la crainte d'une opération toujours dangereuse, souvent inefficace.

Ce sont les femmes atteintes de Métrite. Celles-ci ont commencé par souffrir, au moment des règles qui étaient insuffisantes ou trop abondantes. Les Hémorragies les ont épuisées.

Elles ont été sujettes aux maux d'estomac, Crampes, Aigreurs, Vomissements, aux Migraines, aux idées noires. Elles ont senti des élancements continus dans le bas-ventre et comme un poids énorme qui rendait la marche difficile et pénible.

Pour guérir la Métrite, la femme doit faire un usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY qui fait circuler le sang, décongestionne les organes et les cicatrise sans qu'il soit besoin de recourir à une opération.

La Jouvence de l'Abbé SOURY guérit sûrement, mais à la condition qu'elle sera employée sans interruption jusqu'à disparition complète de tout trouble.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'Hygiène des Dames (2 fr. 25 la boîte, 4 fr. 50 par boîte pour l'impôt). Toute femme soucieuse de sa santé doit employer la Jouvence de l'Abbé SOURY à des intervalles réguliers, si elle veut éviter et guérir Métrite, Fibrome, Tumeurs, Cancers, Varices, Phlébites, Hémorragies, Accidents du Retour d'âge, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, etc.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les Pharmacies : le flacon, 4 fr. 25; franco gare, 4 fr. 45. Les quatre flacons, 17 fr. Franco contre mandat-poste adressé à la Pharmacie MAISON DUMONTIER, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY avec la signature MAISON DUMONTIER (Notice contenant renseignements gratuits, 288)

Imprimerie, 19, rue Cadol, Paris. — Volumard.

Le gérant : VICTOR LAUVERGAT.

EXCELSIOR
LA FRATERNITÉ D'ARMES ANGLLO-AMÉRICAINE

COLONNE D'INFANTRIE PRÉCÉDÉE D'OFFICIERS BRITANNIQUES ET AMÉRICAINS

Une étroite camaraderie devait s'établir d'autant plus vite entre les soldats américains et britanniques que, parents éloignés, ils parlent la même langue. Cette fraternité a déjà été scellée sur les champs de bataille, car nos nouveaux alliés se

battent en liaison avec les Anglais dans certains secteurs comme avec nous. Voici, se rendant au front sur une route du Nord, une colonne d'infanterie américaine précédée d'officiers anglais et américains, et qu'escortent joyeusement des enfants.

B L O C - N O T E S

LS nous avaient expédié, par la voie des agences, un long « papier » dont on s'entretenait tout bas, depuis le commencement de la journée, dans les « milieux bien informés ». C'était un secret. Mais les secrets de Paris sont très vite ceux de Polichinelle. A vingt heures, autrement dit à l'heure du dîner, celui-ci était connu de tout le monde. On savait que, par l'intermédiaire d'un souverain qu'il appelle à tort son « brillant second » — car il est bien le premier de ses employés — le kaiser Guillaume nous invitait à causer.

Et, dès le début de la soirée, en effet, vers neuf heures du soir, la carte d'invitation arrivait dans les journaux, sous la forme d'une « note » qui n'en finissait pas.

Elle était lue avec curiosité, découpée en petits morceaux, distribuée aux typographes, cependant que nos leaders, qui s'étaient réjouis de finir tranquilles ce beau dimanche, se remettaient à l'ouvrage pour commenter le morceau.

A une heure du matin, tout était fini. On était prêt pour la mise en pages.

Sirènes... Coups de canon. C'étaient les gothas qui suivaient la dépêche de Vienne et semblaient venir demander aux Parisiens (déjà ?) ce qu'ils en pensaient.

Dans les caves et les entresols où étaient tranquillement descendus, en quittant leurs lits, ceux qui savaient la nouvelle, ce fut un sentiment de stupeur où se mêlèrent l'indignation et la gaieté : « Est-ce qu'ils sont fous ? » demandait un vieux locataire de ma maison.

Mais non, mon bon monsieur, ils ne sont pas fous. Ils sont Allemands.

Ces gens, qui n'ont la crainte et le respect que de la force, ont pensé sans doute : « Il faut que dans l'instant où nous proposons la paix nous la rendions plus désirable encore à nos ennemis en leur faisant peur. » Ils n'ont pas compris... Ce pays de croque-mitaines et de pédants, où l'on se flatte de tout savoir, est le lieu du monde où l'on a toujours le plus complètement ignoré ce que c'est qu'une âme française et des nerfs français.

Mais nous finirons bien par les renseigner.

SONIA.

Almanach des godasses

On en a tiré une nouvelle édition... Les avions de bombardement allemands portent un nom d'almanach. Mais, s'ils ont quel que prétention à la noblesse, le peuple marquis de Paris n'a pas tardé à souligner la rotture des ces tard-venus de l'aviation qu'il appelle argotiquement des godasses. On ne pouvait trouver de terme plus méprisant pour des appareils volants, qui se voient ainsi ironiquement relégués dans l'aviation « rampante ».

Gotha vient de la ville où sont fabriqués ces avions géants. Mais les Alle-

mands y ajoutent sans doute le souvenir de Gott, le « vieux Dieu » germanique.

Le gotha abattu à eu, en effet, quelque chose de divin pour ses passagers, dont il a été en quelque sorte le *Golyotha*.

Au demeurant, l'un d'eux, pour sauvegarder la couleur locale, ne portait-il pas le nom gothique d'Olearius ?

L'harmonieuse prophétie

C'est dans une ivresse d'enthousiasme pour la cause de la nationalité polonaise que Chopin écrivit, en 1831, sa magnifique étude en ut mineur, la douzième de l'opuscule 10.

Il se trouvait à Paris quand il reçut la nouvelle de la capitulation de Varsovie. Trop faible physiquement pour servir les armes à la main la révolution polonaise, le grand musicien en avait suivi de loin les phases, priant pour le triomphe de la liberté.

Sa rage et sa douleur ne trouvèrent de consolation que dans la musique. Il composa la grande étude en ut mineur, qui parcourt impétueusement toute la gamme des sons — *allegro con fuoco* — depuis les discordances douloureuses du début jusqu'à l'harmonieuse conclusion en ut majeur.

Il aura fallu à l'Europe près d'un siècle pour parcourir la symphonie telle que Chopin en eut la vision, et pour arriver à la réalisation harmonieuse d'une Pologne libre...

Après sa mort, Chopin fut enterré au Père-Lachaise, mais son cœur fut emporté à Varsovie. A l'arrivée des Allemands, en 1915, le tsar ordonna le transport de cette relique à Petrograd ; elle s'y trouve sans doute encore.

La japonisation de l'Europe

L'action exercée par le Japon sur l'Europe est très grande, surtout dans nos beaux-arts.

Ce sont les Japonais qui nous ont enseigné à noter les très fugitives impressions de la teinte, les très fugitives impressions de couchers de soleil, les mille dessins que forment les vagues à la surface des rivières et des lacs, les précieuses dentelles blanches que brode l'écume de la mer.

Ce sont les Japonais qui nous ont appris à enregistrer les mouvements extrêmement rapides de l'existence quotidienne. Leurs merveilleuses estampes sont pleines d'observations pittoresques dont nos artistes ont fait leur profit.

Ce sont les Japonais qui nous ont fait comprendre que la nature est toujours belle, même dans les fleurs fanées, dans les feuilles desséchées, dans les écorces vieillies par les insectes.

Ce sont les Japonais qui nous ont conseillé de nous débarrasser de notre manie anthropocentrique. Pour eux l'homme n'est point le centre de l'univers. Et quand ils représentent un paysage, il leur arrive de le peindre à vol d'oiseau, comme un aigle pourrait le voir.

Ce sont les Japonais qui nous ont donné les premiers modèles de la tranche de vie

en art. Auparavant nos tableaux étaient composés comme des ensembles auxquels on ne pouvait rien ajouter, rien retrancher. Chez les Japonais, toute image est découpée dans l'immensité du monde et elle se présente comme pouvant être indéfiniment continuée de tous côtés.

Ce sont les Japonais qui nous ont fait perdre la supériorité de la symétrie dans l'art décoratif et qui l'ont remplacée par le goût de la géométrie vivante.

Le flair du gabelou

Les préposés d'octroi sont, en ce moment, mis à rudes épreuves, et ce n'est pas un spectacle banal que de les observer à la sortie du P.-L.-M. ou du P.-O. De mémoire de gabelou, on ne vit pareil retour. Cinq cent mille Parisiens étaient partis au printemps : l'automne en voit revenir le double. C'est à croire que les parents de province chez qui l'on s'était réfugié ont hâte de rendre la politesse. On ne les espérait pas si tôt...

Bref, les colis s'amoncellent sur les quais. Dans le tas, le voyageur n'hésite pas à reconnaître, du premier coup d'œil, les siens. Et, du second coup d'œil, il n'hésite pas à les renier. Il y a là une gymnastique émotive que feront bien d'éviter les cardiaques. Cependant, il arrive qu'un voyageur se décide pour l'un des bagages exposés. C'est alors que le gabelou intervient.

Il pose sa question, signe de l'œil, enregistre la réponse : « Du linge... » — on ne saura jamais tout le linge qui vient de rentrer dans Paris ! — tapote le bagage et puis y trace une croix, dans un grand geste d'absolution qui semble dire aux Parisiens un peu peudards de leur fugue : « Allez, et ne péchez plus ! »

LE PONT DES ARTS

Notre correspondant de Rome nous signale que l'exposition des portraits signés de M. Mario de Goyon, qu'Excelsior a signalé, vient d'obtenir un très grand succès dans la Ville-Eternelle. Des noms de « modèles », nous en avons donné. Ils sont tous au livre d'or de l'art moderne.

Le portrait de la comtesse de France et d'Italie. Aussi bien ce jeune peintre — pastelliste et miniaturiste — qui n'a point négligé d'étudier Ingres et Clouet, non plus que Reynolds et Lawrence, appartient-il lui-même au milieu dans lequel il choisit les silhouettes élégantes qu'il fait vivre sur la toile ou sur l'ivoire.

M. Mario de Goyon est, en effet, issu d'une famille princière : les Goyon-Matignon, alliés aux Grimaldi. Ajoutons que, né à Rome le 4 mai 1894, il est actuellement mobilisé en France.

Dans le premier numéro des *Lettres parisiennes*, des vers de MM. Georges Duhamel, André Spire, et de beaux poèmes chinois traduits de la traduction anglaise par M. Charles Villard.

LE VEILLEUR.

LE MORRHUOL est devenu le goût de l'huile de foie de morue.

LE MORRHUOL est devenu le goût de l'huile de foie de morue.

LE MORRHUOL est devenu le goût de l'huile de foie de morue.

LE MORRHUOL est devenu le goût de l'huile de foie de morue.

LE MORRHUOL est devenu le goût de l'huile de foie de morue.

LE MORRHUOL est devenu le goût de l'huile de foie de morue.

LE MORRHUOL est devenu le goût de l'huile de foie de morue.

LE MORRHUOL est devenu le goût de l'huile de foie de morue.

LE MORRHUOL est devenu le goût de l'huile de foie de morue.

LE MORRHUOL est devenu le goût de l'huile de foie de morue.

LE MORRHUOL est devenu le goût de l'huile de foie de morue.

LE MORRHUOL est devenu le goût de l'huile de foie de morue.

LE MORRHUOL est devenu le goût de l'huile de foie de morue.

THÉÂTRES

AU GYMNASSE

La Vérité toute nue, comédie en trois actes, de M. J.-H. Montgomery, adaptée par M. Pierre Veber.

La saison parisienne et théâtrale promet d'être éblouissante. On se bouscule pour rentrer. Chacun veut être du vernissage ; il n'y a rien de changé, sauf les dates. Naguère, on eût rougi de se laisser voir à Paris avant la mi-septembre ; ceux qui ne rougissaient pas de n'y pas être en mai rougiraient aujourd'hui d'être ailleurs. Les directeurs ouvrent toutes grandes leurs salles qu'ils ne faisaient qu'entre-bâiller, et les généraux qui succèdent aux généraux ne sont pas des mesures pour rien.

Le Gymnase vient de payer son tribut à l'Alliance en nous offrant une pièce anglaise, ou américaine, de James-H. Montgomery, adaptée par M. Pierre Veber (*from the New-York Herald*, dit le programme). Cette pièce est intitulée *Nothing but the truth* ; mais on a décidé qu'un titre français figurerait en regard de l'autre pour la commodité de nos compatriotes, et ce titre est la *Vérité toute nue*. Et Mendès eût dit : « Cette vérité toute nue est très farce » ; mais à présent nous disons : *farceful*. On ne nous a pas laissé le temps de dire aussi qu'elle serait indubitablement *successful*.

Pour faire de vingt mille francs quarante mille, dont sa fiancée a besoin, Bob Barnett paie mille louis (si l'on ose encore ainsi s'exprimer) qu'il ne dira que la vérité vingt-quatre heures durant : il sème autour de lui les désastres. C'est un charmant sujet de conte philosophique, à telles enseignes que maints philosophes l'ont déjà traité, et d'autres, qui n'étaient que philosophes amateurs. Je ne saurais dire si M. James H. Montgomery est de la première ou de la seconde classe, car je soupçonne fort M. Pierre Veber de n'avoir pas seulement adapté la pièce, mais de l'avoir assainie. Qu'on ne prenne point ce mot en mauvaise part : le piment est doux, et la nudité de cette vérité n'offense aucune morale ; mais il y a un bien drôle dévêque.

L'interprétation est excellente, la rondeur de Mme Jeanne Chérel, admirable, et M. Max Dearly est, comme d'habitude, plus divertissant que jamais.

Abel HERMANT.

Tous les soirs, à 8 h. 30

AUX FOLIES-BERGÈRE

LES CHEMINS FLEURIS dans la Revue

GABY DESLYS et MISTINGUETT

par A. MARLY et DARBELLE

C'est Paris!...

Le plus grand succès de la saison

OLYMPIA

Le plus beau Music Hall

Tous les jours en MATINÉE et en SOIRÉE

20 VEDETTES et

20 ATTRACTIONS

SUCCÈS!!

Fauteuils depuis 1 franc

TOUTE PERSONNE QUI

le mardi 17 septembre 1916 aura vécu et dont

22.222 DUPONT est le nom

SERA RECUE CE SOIR GRATUITEMENT

A LA PIE QUI CHANTE

LA JOURNÉE :

Comédie-Française, 7 h. 45, 1807, Blanchette.

Opéra-Comique, 7 h. 30, La Tosca.

Odeon, 7 h. 45, les Bouffons.

Trion-Lyrique, 8 h. 30, la Vérité toute nue.

Palais-Royal, 8 h. 30, la Course au bonheur.

Châtelet, 8 h. 30, Florette et Palapou.

Renaissance, 8 h. 30, la Petite Femme de Loth.

Vaudeville, 8 h. 30, Nono (Sacha Guitry).

Th. Antoine, 8 h. 30, Affair ou les Loisirs de harem.

Nouvel-Ambigu, 8 h. 15, le Train de 8 h. 47.

Porte-Saint-Martin, 8 h. 15, le Chemineau.

Gymnase, 8 h. 30, la Vérité toute nue.

Sarah-Bernhardt, 8 h. 30, les Nouveaux Riches.

Edouard-VII, 8 h. 45, la Folle nuit.

Th. Albert, 8 h. 30, comédies anglaises.

Jouées en anglais par la meilleure troupe de Londres.

Th. des Arts, 8 h. 30, Médor, la Paix chez soi.

L'Abr. 8 h. 30, 1918.

Scala, 8 h. 15, Une grosse affaire.

Th. Cadet-Rousselle, Louvre 37-10, 8 h. 30.

Mind your Pips, revue à grand spectacle.

Grand-Guignol, 8 h. 30, la Porte close, Pêché de jeunesse, etc.

Cluny, 8 h. 30, le Mariage de Mlle Beulemans.

SPECTACLES DIVERS

Folies-Bergère (Gut. 02-59), 8 h. 30, la grande

revue C'est Paris !... Mat. samedis, dimanches

et fêtes.

Olympia (Cent. 44-68), 2 h. 30 et 8 h. 30, pro-

gramme de music-hall. 20 vedettes : attrac-

tion. Casino de Paris, 8 h. 30, Boum ! revue.

Empire, 8 h. 15, la Poupée.

Pie qui Chante, 9 h. Enthoven, Secretan, Mau-

ricet, Revue, Merindol, Loty, Dim., mat. 3 h.

CINÉMAS

Gaumont-Palace, 8 h. 15, Un joli Monsieur,

Charlot et le comte.

Le Veilleur.

Le Veilleur.

Le Veilleur.

Le Veilleur.

Le Veilleur.

Le Veilleur.

Le Veilleur.

Le Veilleur.

Le Veilleur.

Le Veilleur.

Le Veilleur.

Le Veilleur.